

Charlemagne Palestine

17 mai – 19 novembre 2017



© Charlemagne Palestine



Charlemagne Palestine

17 mai – 19 novembre 2017

Sculptures, peintures, installations visuelles et sonores, films et concerts...

Charlemagne Palestine investit le mahJ à l'occasion d'une exposition personnelle, première du genre dans un musée français. Dans les écuries de l'hôtel de Saint-Aignan, il déploie une installation qui mêle œuvres historiques et nouvelles productions, faisant évoluer le visiteur au cœur de son univers foisonnant, où les peluches tiennent un rôle de premier ordre.

Né à Brooklyn en 1947 sous le nom de Chaim Moshe Palestine, il rejoint, enfant, la chorale juive de Stanley Sapir pour atténuer par le chant les effets de son bégaiement. Élevé dans une famille originaire d'Odessa, il est partagé entre une éducation traditionnelle et son goût pour les formes artistiques expérimentales. Dès les années 1960, il évolue aux côtés de nombreuses figures de l'avant-garde new-yorkaise, dont La Monte Young, Terry Riley ou John Cage.

Sa pratique du chant, du carillon, de l'orgue puis du piano lui permet de développer, à partir des années 1970, une relation physique et vibratoire à l'espace, à son corps et à ceux de l'auditoire. Ses performances s'adaptent aux contextes et aux instruments qu'il utilise, engendrant un dialogue avec les lieux qui le reçoivent. La dimension totale de sa démarche est à l'image des peluches qu'il recueille et expose : public idéal, totems, communauté choyée et perdue qu'il cherche à reconstruire, elles concrétisent aussi le caractère animiste de son œuvre. En 1987, il réalise pour la Documenta 8 à Kassel, *God Bear*, un ours en peluche à 3 têtes et 2 corps de 6 mètres de haut.

En 1996 la publication de *Four Manifestations on Six Elements* replace Charlemagne Palestine sur le devant de la scène. Cet album, réalisé avec le concours de Lee Ranaldo, du groupe Sonic Youth, rassemble diverses performances enregistrées dans les années 1970 et 1980.

Récemment, l'artiste a fait l'objet d'expositions personnelles à la Kunsthalle de Vienne et au Witte de With à Amsterdam. Jusqu'au 6 août 2017, une exposition lui est consacrée au Jewish Museum de New York, « Charlemagne Palestine's Bear Mitzvah in Meshugahland », tandis qu'un livre d'essais et d'entretiens vient de paraître aux Presses du réel.

Actuellement, Charlemagne Palestine vit et travaille à Bruxelles.

COMMISSARIAT : Marie Canet, commissaire indépendante, historienne de l'art et professeur d'esthétique à l'École des beaux-arts de Lyon et Fanny Schulmann, conservatrice de la collection moderne et contemporaine du mahJ

L'exposition Charlemagne Palestine est réalisée en collaboration avec l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

En partenariat avec 

Autour de l'exposition :

- › Mercredi 14 juin 2017, 19 h 30 : **CHARLEMAGNE PALESTINE, PIANO**
- › Mercredi 13 septembre 2017, 19 h 30 : **PROJECTIONS. CARTE BLANCHE À CHARLEMAGNE PALESTINE**
- › Samedi 7 octobre 2017 : **NUIT BLANCHE**

Extraits de *Palestine, prénom Charlemagne – Messhugga Land*, de Marie Canet

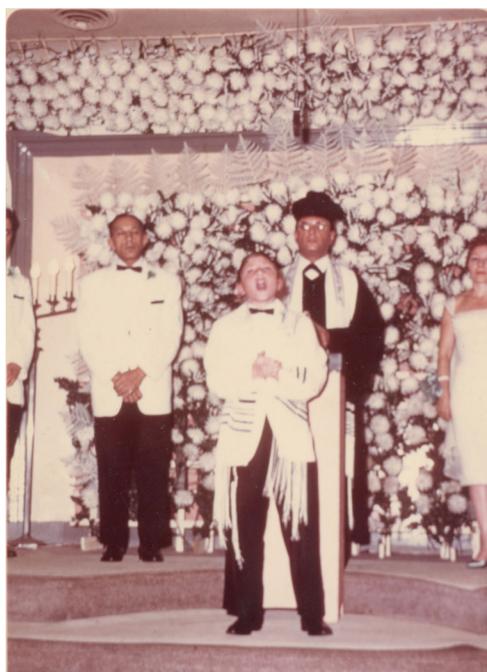
Presses du réel, 2017

Enfance new-yorkaise

Charlemagne Palestine est né en 1947 dans le quartier de Brooklyn, à New York aux États-Unis. Né Charles Martin ou Chaim Moshe, il a grandi dans une famille russe, de religion juive, originaire d'Odessa. Ses parents ont émigré étant enfants aux États-Unis, en 1908 et 1915. Sa mère travaille dans le domaine du textile en tant que couturière ; son père est dans le bâtiment et se trouve lié à la mafia juive qui tient le monopole dans ce quartier de la ville. Dès l'âge de huit ans et jusqu'en 1961, Palestine est membre de la chorale juive traditionnelle Stanley Sapir. Son éducation musicale est partagée entre une approche spirituelle de la musique, qu'il pratique à la synagogue, et les chants folkloriques des groupes klezmer, qu'il écoute à la maison. Il aime traîner dans les cafés de Greenwich Village où il côtoie les poètes de la Beat Generation dont Allen Ginsberg et Gregory Corso ou Tiny Tim, le chanteur populaire et joueur de ukulélé.

Années d'apprentissage

À treize ans, il suit des cours au College of Arts and Music de Manhattan, une des écoles créées dans les années 1930 [...] pour soutenir l'éducation des enfants d'émigrés. Il étudie l'accordéon d'abord, puis le piano, pratique le chant, la peinture et la musique en développant son intérêt pour les sons générés par des machines. Il se procure ainsi des magnétophones à bandes avec lesquels il expérimente l'enregistrement et le collage. À partir de 1963, il est carillonneur à l'église épiscopale Saint-Thomas sur la 5^e Avenue, à côté du Museum of Modern Art de New York. Il joue chaque jour des hymnes traditionnels protestants qu'il mêle à des formes plus expérimentales. [...]



Charlemagne Palestine enfant
à la synagogue

Premiers pas dans l'avant-garde new-yorkaise

[...] les passants new-yorkais pressés et affairés se faisaient toujours surprendre par les dégringolades et les échappées de masses sonores produites du haut du clocher de Saint-Thomas au point d'arrêter leur course et de lever la tête. Un jour, c'est donc Tony Conrad, musicien et cinéaste de l'avant-garde newyorkaise, qui interrompt sa marche pour venir à la rencontre du jeune carillonneur [...] enthousiaste, il l'invite à participer à la musique du film qu'il est en train de produire avec Beverly Grant, *Coming Attractions*, réalisé en 1969-1970 [...]. Le film raconte, sous une forme allégorique à laquelle la musique participe entièrement, les amours et expériences d'un transsexuel âgé [...]. Il est demandé à chaque musicien de jouer quelque chose relatif à son passé, son expérience : John Cage, qui venait de quitter les Velvet Underground, joue une étude de Chopin ; Terry Riley propose le genre de musique avec laquelle il gagnait sa vie dans des bars et des bases de l'armée au début des années 1960 ; La Monte Young chante une chanson de cow-boy (*Bury Me Not on the Lone Prairie*) ; et Charlemagne Palestine joue du carillon et de la voix à partir de deux pièces enregistrées en 1968 à l'University Intermedia Center de New York intitulées *Holy 1* et *Holy 2*. Pour cette nouvelle version re-titrée *Alloy*, il travaille sur un instrument de son invention baptisé l'« Alumonium ».

Premières expérimentations

En 1968, il expérimente la musique électronique auprès de Serge Tcherepnin et Don Buchla à l'Intermedia Center University de New York. Il pose ainsi les bases de son projet visant à l'exploration de « Sonorités d'or » et de ce qui deviendra sa pratique du drone [*son continu*] en travaillant avec des oscillateurs et des synthétiseurs analogiques. Il y fait également la connaissance du compositeur Morton Subotnick qui l'invitera à enseigner l'année suivante, et jusqu'à la fin de l'année 1972, au département de Musique du California Institute of the Arts. Là, tout en poursuivant ses expérimentations, Palestine découvre deux instruments essentiels pour le futur de sa pratique : l'orgue et le Bosendorfer Impérial Grand Piano. De retour à New York, en 1973, il entame une série de performances filmées répertoriées sous le titre générique des *Body Music*. Il produit en 1974 sa première composition performative d'envergure pour piano et musique électronique à la galerie Sonnabend [...] intitulée *Four Manifestations on Six Elements*.

Minimalisme

Palestine, qui a toujours refusé l'appellation « minimaliste » pour parler de sa pratique de la musique, préfère le terme de *trance*. Il élabore des formes sonores et visuelles environnementales liées au chamanisme et à sa propre judéité. Son œuvre travaille la dimension spatiale des objets et des contextes dans et avec lesquels il se produit. Ce travail de mise en volume de l'espace concerne tout autant son corps de *performer* que les objets qu'il manipule (instruments ou engins) ou les lieux dans lesquels il intervient (églises ou salles de concert). Tout périmètre, physique et conceptuel, est concevable chez lui s'il peut être travaillé, voire dépassé. Lorsqu'il arrive sur scène il ressemble d'ailleurs de plus en plus à une drôle de créature. Des guirlandes de tissus colorés décorent son piano, il s'agit de *Schmattes*, un terme yiddish pour parler des chiffons dont les juifs font commerce et qui renvoie directement à l'histoire familiale de l'artiste. Des peluches sont toujours installées sur scène et autour de l'instrument. Il noue durant ses performances les motifs sonores de la même manière qu'il noue les textures et couleurs de ses foulards en cravate, c'est-à-dire par variation, contraste et superposition.

Entretien avec Charlemagne Palestine par Marie Canet

Charlemagne, pouvez-vous me dire quand vous avez utilisé pour la première fois vos peluches ? Quelle était l'idée ?

Lorsque j'étais enfant, j'avais tout un ensemble de peluches comme la plupart des enfants. J'avais 5, 6, 7, 8, 10 ans et même plus encore, et ma mère commença à se faire du souci. J'en avais trop autour de moi. [...] Donc depuis cette époque, j'avais environ 12 ans, jusqu'à 16 ou 17 ans, il n'y a eu plus aucune peluche dans ma vie. Mais lorsque j'ai déménagé en Californie, parce que j'étais invité à enseigner et à étudier au California Institute of the Arts, ma copine de l'époque, Eileen, a trouvé un ours en peluche qu'elle a acheté à l'Armée du salut pour 25 cents. Il avait des yeux bleus comme les miens. Elle a dit : « Tu sais, il me fait penser à toi, c'est un cadeau. » Cet ours allait devenir King Teddy. Je l'ai toujours. Il a commencé à nous parler : « YA », il avait une voix comme celle-ci et chaque fois que nous avions un problème, il faisait notre intermédiaire. Et donc Teddy est devenu un membre de la famille. À cette époque je démarrais la performance, j'avais rencontré Simone Forti. Nous avons commencé à travailler ensemble et Teddy a participé aussi à nos pièces.

Donc vous avez découvert en King Teddy une sorte d'alter ego ?

Absolument, toujours en train de parler. Il parlait à Simone. Il parlait à la galerie Sonnabend, tellement que cela est devenu trop bizarre je pense. Nous l'avons restauré parce qu'il était en très mauvais état. Je l'emmenais partout. Il est dans notre chambre d'amis, dans une petite poussette avec un bébé et un petit ours. Maintenant il a une petite famille. [...]

Vous croyez aux pouvoirs magiques ?

Non, je crois que lorsque quelque chose émerge du chaos du monde, il vous donne un pouvoir spécial.



Croyez-vous que l'art soit porteur de ce pouvoir ?

Mon art a un pouvoir magique. Certaines formes d'art ont un pouvoir magique. Il y a des domaines de l'art qui sont magiques. Mon art est en connexion avec mon corps, mes rêves, mon appétit, mes désirs parce que je suis un animiste. Je suis un autobiographe. Même si certaines peluches viennent du monde de la consommation, une fois qu'elles ont intégré mon monde, elles perdent cette dimension.

Ah oui, celui-là a un nez très mignon (montrant à Charlemagne l'une de ses dernières trouvailles baptisée par lui-même *Singing Asshole*, soit « trou du cul chantant »).

Oui, il ressemble presque à Pandit Pran Nath*.

Il aurait été heureux de la comparaison. Est-ce qu'il y a un lien entre tout cela et le fait que vous soyez juif ? Ma question pourrait être aussi : vous pensez-vous comme une sorte de Juif errant ?

Vous voulez parler du fait que la reine Isabella nous a jetés hors d'Espagne ? C'était en 1492. Oui, je suis concerné par la question de la diaspora [...] Mais pour moi la solution d'Israël est très compliquée, et imaginez que je m'appelle Palestine ! Dans ma famille, nous étions dans le textile. C'est de cette manière que nous avons survécu parce que l'on ne pouvait pas faire partie d'une guilde. « Smatte » veut dire chiffons et cela vient du fait que nous vendions en dehors des guildes au Moyen Âge. Donc nous avons l'habitude de revendre des choses et durant très longtemps nous avons été sur le marché de l'occasion parce que les Juifs n'étaient pas autorisés à être sur le premier marché. Le textile pour moi c'est très intime. [...]

Lorsque vous étiez enfant, vous avez suivi un enseignement pour devenir cantor.

Oui. Nous chantions pendant pas mal de temps. Il y avait différentes choses. La plus commune était les bar-mitsva, des initiations pour des jeunes garçons de 13 ans, maintenant des filles aussi, et les mariages. Il y a les bénédictions et ils aiment lorsqu'un jeune garçon les chante. Ce peut être aussi une jeune fille mais dans le judaïsme le plus orthodoxe, les femmes ne chantent pas, ou du moins ne le faisaient pas dans les années 1950. Donc je chantais ces prières dans une atmosphère solennelle où tout est mis en scène dans une chapelle. Un couple est sur le point de se marier et c'est au sujet de deux baisers et le garçon descend dans le hall et chante cette bénédiction. À un certain moment c'est même très mélodramatique et je chante avec mes deux mains jointes, avec ma voix très haute. J'ai 8 ans, et pour revenir à mon truc avec le rabbin, je suis déjà en train de bénir des personnes avec le son. [...] Une fois par an c'est Yom Kippour et nous chantons toute la journée, de 10 h du matin jusqu'au soir. En principe nous ne sommes pas autorisés à manger. Parfois toutes les personnes de la chorale mangeaient parce que nous étions épuisés à force d'être debout et de chanter, mais en principe pas de nourriture pendant vingt-quatre heures. Donc cela aussi est une autre longue expérience. À ce moment vous entrez dans une sorte de transe, tout le monde entre en transe à partir d'un certain moment. [...]

*maître du Râga indien qui a influencé Charlemagne Palestine et de nombreux artistes de sa génération

Votre utilisation a minima des notes travaille un effet maximum.

Je n'ai jamais fait de notes minimales, j'ai fait des notes *transe*, comme les Indiens. Ils utilisent seulement deux notes. Ils ne connaissent même pas le mot « minimal ». Comment se fait-il qu'ils aient fait cela il y a des milliers d'années ? Le mot a été utilisé pour parler de l'effet, mais l'effet existe depuis le début. Ce mot est une construction artificielle très récente et je viens du début. Je n'aime pas cette construction. J'aime lorsqu'il y a beaucoup de termes différents, comme au restaurant où nous étions hier. C'est bruyant, il y a plein de gens différents, c'est une multiplicité de choses, c'est un « bordel ». (...) C'est bordélique. Je suis un impressionniste. J'aime ce mot car il offre beaucoup de possibilités pour chaque génération de maintenant à la fin des temps. C'est un mot ouvert. « Dada » est un mot dingue, incompréhensible, donc de même, il est ouvert. « Transe », « chamanisme » sont des mots ouverts.

La question du continuum est d'ailleurs bien plus centrale dans votre pratique.

Oui, cela vient encore aussi des machines comme un frigidaire qui fait un son continu ou la machine Nespresso : rrrrrrrrrrrrrrrrain. Donc c'est vrai que certaines de ces machines électriques, qui font ce type de son continu, ont pu m'inspirer. Mais le tambour indien est identique : yooooooooooain, comme le frigidaire : vvvvvvvvvvvvvvvvvvvvv.

Tiré de *Palestine, prénom Charlemagne – Meshugga Land*, de Marie Canet Presses du réel, 2017

Ouvrage traduit en anglais à l'occasion de l'exposition lui du Jewish Museum de New York, « Charlemagne Palestine's Bear Mitzvah in Meshugahland »



Vue de l'atelier de Charlemagne Palestine Novembre 2016

Informations pratiques

> **Musée d'art et d'histoire du Judaïsme**

Hôtel de Saint-Aignan
71, rue du Temple
75003 Paris

> **Horaires d'ouverture de l'exposition**

Mardi, jeudi, vendredi, samedi de 11 h à 18 h
Mercredi de 11 h à 21 h
Dimanche de 10 h à 19 h

> **Accès**

Métro : Rambuteau, Hôtel-de-Ville
RER : Châtelet – Les Halles
Bus : 29, 38, 47, 75

> **Informations**

www.mahj.org
01 53 01 86 65
info@mahj.org

> **Tarifs**

Accès libre

Contacts

Dominique Schnapper, présidente

Paul Salmona, directeur

Corinne Bacharach,
responsable de la communication et de l'auditorium

Contact presse

Sandrine Adass
01 53 01 86 67
sandrine.adass@mahj.org